



MAROC

# Les derniers juifs du monde arabe

*A Fès, dans le nord du Maroc, les israélites ne sont plus qu'une trentaine, contre 30000 avant-guerre. Rencontre avec les derniers témoins d'une présence hébraïque millénaire*

Par notre envoyée spéciale,  
**NATHALIE FUNÈS**  
Photos **SEIF KOUSMATE**

◀ *Jacob Pinto, secrétaire général de la communauté des juifs de Fès dans son appartement.*

▶ *Une salle de l'école Em-Habanim, fermée depuis cinquante ans. Comme certains lieux du patrimoine juif, elle va être restaurée.*

**L**a dernière demeure des juifs de Fès est un endroit lumineux, une cascade de tombes blanches, qui coule entre les tonnelles de vignes et les oliviers, sous le soleil encore ardent de ce mois d'automne. Il y en a de toutes les formes, arrondies, rectangulaires ; de toutes les tailles, minuscules pour les enfants, emportés par les épidémies qui s'abattaient plusieurs fois chaque siècle – la peste au XVIII<sup>e</sup>, le choléra au XIX<sup>e</sup>, la variole au XX<sup>e</sup> – ou monumentales pour les 350 rabbins qu'a connus la ville...

Presque trois millénaires d'histoire, plus de 15 000 sépultures. Mais la plupart n'ont

plus aucune inscription. Pas de date, pas de bribes de vie ou de prières gravées dans la pierre, pas de nom. Tout a disparu avec le déménagement du cimetière en 1884 sous le règne du sultan alaouite Moulay Hassan I<sup>er</sup>, et les exodes sans fin de la communauté : en 1948, à la création de l'Etat d'Israël, en 1956, lors de la crise du canal de Suez et de l'indépendance du Maroc, en 1967, au moment de la guerre de Six-Jours, en 1973, pour celle du Kippour... La longue liste des étincelles qui ont enflammé la cohabitation de l'Etat hébreu avec ses voisins arabes et celle de la population juive de Fès, avec les siens.

Aujourd'hui, les morts du cimetière ne peuvent plus compter sur beaucoup de vivants pour venir leur rendre visite. Ils auraient même pu se perdre à jamais dans des tombes éventrées, enfouies sous les bouts de ferraille, recouvertes de ronces et de boue. Un programme de réhabilitation des cimetières israélites du Maroc, lancé il y a dix ans, et l'obstination des derniers juifs de Fès leur ont accordé un sursis. Assis sur un fauteuil roulant, casquette sur la tête – signe de reconnaissance des juifs fassis –, appareil d'oxygénation dans le dos, Elie Devico, 76 ans, consacre ses journées et une partie de l'argent gagné chaque mois avec la ➤





➔ conserverie familiale pour rénover et entretenir le cimetière. Il avait déjà prévu l'emplacement de sa sépulture. « A côté de [son] père Yehuda, non loin de [sa] mère, Hanna, de [sa] grand-mère, Messoda. » Son frère est parti avant lui et a pris la place.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, 900 000 juifs vivaient encore en terre d'Islam. Ils étaient installés là depuis l'Antiquité, des rives du fleuve asiatique de l'Euphrate aux plateaux marocains de l'Atlas, en Turquie, en Syrie, en Irak, en Iran, au Yémen, en Iran, au Liban, en Egypte, au Maghreb... Tous ont fui au rythme des conflits israélo-palestiniens et des batailles entre sionisme et nationalisme arabe, quand ils n'ont pas été tout simplement expulsés, comme en Egypte en 1967. Il n'en reste plus que quelques milliers aujourd'hui. « Les juifs et les musulmans ont vécu ensemble durant des siècles, raconte l'historien Benjamin Stora, commissaire général de l'exposition "Juifs d'Orient, une histoire plurimillénaire" qui ouvre ses portes le 24 novembre à l'Institut du Monde arabe (IMA), à Paris. Ils partageaient des quartiers, des modes de vie, des langues, des musiques, des liturgies, et même des saints. Ce n'était pas un monde idéal, car ils étaient soumis au statut de "dhimmi", comme les chrétiens, en tant que "gens du Livre", qui

**“LES JUIFS ET LES MUSULMANS PARTAGEAIENT DES QUARTIERS, DES MODES DE VIE, DES LANGUES, DES MUSIQUES, DES LITURGIES, ET MÊME DES SAINTS.”**

BENJAMIN STORA, HISTORIEN

*leur accordait la liberté religieuse, en échange d'impôts et de restrictions, variables selon les lieux et les époques, telles que l'interdiction de monter à cheval ou de porter une arme. Ils ont enduré des discriminations, des persécutions. Mais ils n'ont pas connu l'enfer et l'extermination subie par la population européenne. »*

**“UNE LONGUE TRAGÉDIE”**

Les juifs de Fès, tous arabophones, sont les derniers témoins d'un monde qui a presque entièrement disparu. Le Maroc compte aujourd'hui 2 500 israélites (contre un millier en Tunisie et 9 900 en Iran, les seuls pays musulmans où leur présence n'est pas réduite à peau de chagrin), alors qu'ils étaient près de 300 000 au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la plus importante communauté du monde arabe. La quasi-totalité vit à Casablanca, la capitale

▲ *Albert Sebbag, le rabbin de Fès, dans une allée du cimetière juif que l'on découvre à gauche.*

économique, où il y a encore vingt synagogues en activité, quelques écoles, des bibliothèques, des bouchers, et des restaurants... A Fès, ils ne sont plus qu'une trentaine. Les familles Devico, Pinto, Oliel, Makhlouf, Cohen, Moyat, Serero... Ou ce qu'il en reste. La plupart ont plus de 70 ans. Seuls deux enfants, dans la génération suivante, sont restés. Solange Serero, belle femme de 78 ans, chemisier et pantalon repassés au cordeau, deux fois veuve, est la dernière de toute sa famille à vivre encore à Fès. Ses deux frères, ses deux sœurs, ses deux fils, ses six petits-enfants, sa ribambelle de neveux sont installés en France ou en Israël. « Tous les élèves que j'ai côtoyés à l'école de l'Alliance israélite universelle, sur l'ancienne place du Commerce [devenue place du Palais-Royal, NDLR], qui est fermée depuis longtemps et où j'ai étudié jusqu'à 16 ans, sont partis. Il ne

reste de cette époque qu'une cousine qui fait des va-et-vient avec Paris, et une amie, avec Marseille. C'est un drame, une longue tragédie. Mais moi, qu'est-ce que j'irais faire ailleurs ? Je suis chez moi, je suis marocaine, je mourrai ici. » Solange Serero s'occupe d'une bijouterie en centre-ville, boulevard Mohammed-V. Le seul établissement encore tenu par un membre de la communauté juive, avec un hôtel, le Central, juste à côté, et un café, un peu plus loin, avenue Hassan-II. Il n'y a plus que deux lieux de culte en activité, aux fenêtres toutes grillagées et aux portes d'entrée gardées par une demi-douzaine de policiers armés et en civil : la synagogue Roben-Bensadoun et celle du centre des communautés israéliques de Fès, Sefrou et Oujda, qui s'est installé dans l'ancienne école de Talmud Torah de la rue Houcine-el-Khaddar, il y a une trentaine d'années. Les murs des classes ont été abattus pour faire une grande salle de réception, aux murs recouverts des photos du Fès de l'entre-deux-guerres, quand il y avait encore, dit-on, 30 000 juifs.

« Comme nous ne sommes plus qu'un ou deux, exceptionnellement trois, par famille, nous avons pris l'habitude de nous réunir au

centre tous ensemble pour les déjeuners de shabbat et les fêtes, Hanouka, Yom Kippour, Pessah, Souccot, Pourim, Roch Hachana », raconte Jacob Pinto, 82 ans, casquette bleu marine, ancien professeur de technologie devenu secrétaire général de la communauté, et dont six enfants sur sept sont partis en France. « Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'était la communauté avant, il y avait des synagogues et des magasins partout. Je me suis marié en 1962 à Midelt, une petite ville de l'Atlas, un peu plus au sud, où je suis né. Nous étions trois cents à la fête, dans la maison de mes parents, un habitant sur quatre était juif. Aujourd'hui, à Fès, un jeune ne pourrait même pas trouver de femme. Il faudrait qu'il parte à Casablanca ou à l'étranger. »

### “L'ARISTOCRATIE DU JUDAÏSME”

La désormais minuscule population juive a appris à se débrouiller. Une boucherie kasher, la seule dans toute la ville, a été installée dans l'incontournable centre communautaire. C'est un octogénaire, Makhlouf Oliel, casquette de tissus et canne de bois, lui-même neveu de boucher, qui tient la boutique. Il sert aussi d'homme à tout faire et récite même si besoin les prières les soirs de

shabbat. Ce n'est plus possible depuis des années de respecter le minian, le quorum de dix hommes, nécessaire pour les prières les plus importantes. Il est devenu rare qu'on soit plus de sept ou huit, femmes comprises. Les vieux juifs fassis en sont réduits à faire des pieds et des mains pour convaincre leurs petits-enfants de venir d'Israël, de France ou d'ailleurs, fêter leur bar-mitsva (pour les garçons) et leur bat-mitsva (pour les filles), histoire de remettre un peu d'ambiance.

Fès a pourtant été le berceau du judaïsme marocain. L'une des premières traces tangibles de la présence israélite, une pierre tombale (1) de l'époque romaine, a été découverte sur le site archéologique de Volubilis, à une soixantaine de kilomètres. Au XII<sup>e</sup> siècle, le grand savant andalou Moïse Maïmonide, l'une des plus importantes autorités rabbiniques du Moyen Âge, passe cinq ans à Fès, où il aurait étudié à l'université Al Quaraouiyine. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les juifs sont si puissants qu'ils possèdent tout le centre de la médina – toujours appelé Fondouk Lihoudi – et que l'un d'eux est nommé gouverneur. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le fondateur de la dynastie mérinide, Abou Youssef Yacoub, les autorise à s'installer dans un nouveau ➤



Devenons l'énergie qui change tout.

SI VOUS HÉSITEZ À PASSER  
CHEZ EDF  
DEMANDEZ À NOS CLIENTS  
CE QU'ILS EN PENSENT.

Plus de 9 clients sur 10 sont satisfaits du service client EDF\*. C'est bon à savoir quand on cherche un conseiller en énergie.



\* Source : enquête de satisfaction menée par EDF en 2020 sur le périmètre de ses clients particuliers auprès de 1 152 341 personnes physiques réparties dans la France. La Certification Relation Client France, délivrée par l'AFNOR Certification, est une création en collaboration de l'AFRC (Association Française de la Relation Client) et de l'Association Pro France (Certification Service France Garant). Elle est dédiée à valoriser les entreprises qui s'engagent sur les territoires dans une dynamique de proximité et notamment par l'insertion locale, le maintien de l'emploi, la formation, l'inclusion dans un écosystème.

L'énergie est notre avenir, économisons-la!

➔ quartier, ceint de murailles, fermé le soir par deux portes monumentales, attenant aux murailles de son palais, le premier « mellah » de l'histoire du Maroc. Au XVI<sup>e</sup> siècle, c'est dans la ville encore que le premier livre en hébreu du monde arabe est imprimé (2). « *La communauté de Fès représentait l'aristocratie du judaïsme marocain. En raison du renom de ses rabbins et de ses lettrés, du dynamisme de ses négociants et du savoir-faire de ses artisans dans le fil de métal précieux, les bijoux en or et en argent, les vêtements, raconte Mohammed Kenbib, professeur à l'Université Mohammed-V de Rabat. Aux "tovachim", les autochtones de l'Antiquité, se sont ajoutés les "meghorashim", les juifs séfarades chassés par les rois catholiques d'Espagne et du Portugal entre 1492 et 1497, et qui sont venus en masse, du fait, notamment de la proximité géographique du territoire marocain.* »

Les juifs fassis gardent gravée en mémoire l'atmosphère des ruelles sinueuses et exiguës du mellah où presque tous ont grandi, les maisons à patio intérieur, décorées de stuc et de mosaïque pour les plus riches, les balcons ornés de *darbouz* (« garde-corps ») en bois et en fer forgé, une spécificité des habitations juives. Beaucoup de maisons portent encore la trace laissée dans le bois par les mezouzah, les objets de culte qui étaient apposées au chambranle de chaque entrée. « *Je me souviens de ces années d'après-guerre comme si c'était hier*, raconte Albert Sebbag, 78 ans, le rabbin de Fès, fils d'un coiffeur du mellah. *Le samedi matin, nous allions prier très tôt à la synagogue attenante au cimetière, pour filer dès que possible à la piscine, réservée aux juifs les jours de shabbat, puis nous mangions de la dafina, un plat à base de viande de bœuf, pommes de terre, pois chiches, œufs et blé, et nous finissions de digérer tranquillement l'après-midi au cinéma Apollo.* » Il y avait aussi le vendeur de beignets du jeudi soir, veille de shabbat, devant lequel tout le monde faisait la queue, la Pharmacie principale, rebaptisée depuis « Nour », le café. Tout va bien, repaire du quartier, que tenait un juif algérien, et qui est toujours là, avec le même nom, ou la célèbre « Miss Ferraille »,

**LES JUIFS D'ORIGINE MAROCAINE  
REVIENNENT POUR LES VACANCES,  
LES FÊTES, ET POUR VISITER  
LES VESTIGES QUE LE PAYS A  
ENTREPRIS DE RÉNOVER.**



▲ *Dans la synagogue Roben-Bensadoun, lieu de culte encore en activité.*

Solika Marela, qui tenait une quincaillerie et faisait jaser tout le mellah, en raison de ses jupes courtes, des cigarettes qu'elle fumait, jambes croisées, robe relevée, assise derrière son comptoir, et de ses fréquentations à la base militaire aéronavale américaine de Kénitra. La dame, qui ne s'est jamais mariée, est morte il y a quelques années, seule, dans le « home » – maison de retraite – de la communauté de Fès, qui a fermé ses portes, lui aussi. Plus aucun juif ne vit ou ne travaille dans le mellah. La quincaillerie de Solika Marela a été remplacée par une bijouterie. Le jeune vendeur, Mohamed Lebbar, assure que son « père parle souvent des juifs qui habitaient le quartier ». Mais la plupart des musulmans de Fès, comme partout ailleurs, ont oublié depuis belle lurette le passé israélite de leur pays.

#### UNE CAVERNE D'ALI-BABA

Les juifs d'origine marocaine vivent désormais loin d'ici. « *En Israël, dans leur écrasante majorité – 800 000 sur un total estimé à 1 million de personnes –, en France, au Canada, en Espagne, ou encore au Venezuela* », énumère Serge Berdugo, secrétaire général du Conseil de la Communautés israélite du Maroc (CCIM). Ils reviennent pour les vacances, les fêtes, les pèlerinages. Ils viennent visiter les lieux de culte et les vestiges juifs que le pays a entrepris de rénover et qui servent désormais aux touristes ou lors de très rares occasions. Comme, à Fès, la synagogue

Aben Danan, classée au patrimoine mondial de l'Unesco, qui date du XVII<sup>e</sup> siècle, ou Al-Fassiyyne, l'un des rares lieux de culte où les rituels non séfarades des « tovachim » ont continué jusqu'au siècle dernier.

Le rétablissement en décembre dernier des relations diplomatiques entre le Maroc et Israël et la reprise des vols directs entre les deux pays (en échange de la reconnaissance par les Etats-Unis de la souveraineté de Rabat sur le Sahara occidental) va renforcer les liens. Le royaume fait figure d'exception dans le monde arabe. Le préambule de la Constitution de 2011 mentionne la diversité des apports, dont l'hébraïque, dans l'histoire et la civilisation marocaines. Les programmes scolaires ont commencé à intégrer le passé juif du pays. L'action du sultan Sidi Mohammed Ben Youssef, futur roi Mohammed V, qui a protégé les juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, est souvent rappelée. Mais les autorités et la petite communauté préfèrent passer sous silence les frictions entre les populations israélite et musulmane.

Dans le mellah de Fès, la reconstruction des ruines juives continue. Il est prévu de « *bâtir un musée de la culture hébraïque, le troisième au Maroc, après ceux de Casablanca et de Tanger, bientôt achevé* », indique Fouad Serrhini, directeur général de l'Agence pour la Dédensification et la Réhabilitation (Ader) de la médina, mais aussi de rénover l'école Em-Habanim, créée en 1928, qui n'a plus jamais accueilli d'élèves depuis un demi-siècle. Les travaux de l'établissement scolaire n'ont pas encore commencé. Tout n'est plus que décombres, éboulis, débris. Mais quand on pousse la porte bringuebalante d'une des classes, on tombe sur une caverne d'Ali-Baba. Pour remplir le futur musée et l'école réhabilitée, les derniers juifs de Fès ont ramassé tout ce qu'ils pouvaient, frénétiquement, partout dans le pays. De vieilles cafetières, des théières, des téléphones à cadran, des caisses enregistreuses, des aspirateurs, des mezouzah, des portraits de rabbins, des livres scolaires, des photos de classe, des vêtements d'enfants, des bulletins de notes, des calendriers, des cartes de géographie, des serpents dans des flacons de formol, des animaux empaillés, des poupées en plastique, des valises en carton... Des centaines d'objets, entassés, empilés, envahis de poussière. Des traces des vies disparues. Tout ce que les juifs marocains qui se sont exilés ont laissé derrière eux. ■

(1) et (2) Un fragment sera visible à l'exposition « Juifs d'Orient, une histoire plurimillénaire » de l'Institut du Monde arabe, à Paris.